





# **Autant en emporte le vent**

Jean Moréas

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## L'INVESTITURE

Nous longerons la grille du parc, A l'heure où la Grande Ourse décline; Et tu porteras — car je le veux — Parmi les bandeaux de tes cheveux, La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux ; — A l'heure où la Grande Ourse décline.

Et mes yeux auront la couleur De la fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux, Et vacillera tout ton être, Comme le mythique rocher Vacillait, dit-on, au toucher De la fleur nommée asphodèle.

Les courlis dans les roseaux !

(Faut-il que je vous en parle, Des courlis dans les roseaux ?) O vous joli' Fée des eaux.

Le porcher et les pourceaux !

(Faut-il que je vous en parle, Du porcher et des pourceaux ?) O vous joli' Fée des eaux.

Mon cœur pris en vos réseaux !

(Faut-il que je vous en parle, De mon cœur en vos réseaux ?) O vous joli' Fée des eaux.

On a marché sur les fleurs au bord de la route, Et le vent d'automne les secoue si fort, en outre.

La malle-poste a renversé la vieille croix au bord de la route.  
Elle était vraiment si pourrie, en outre.

L'idiot (tu sais) est mort au bord de la route. Et personne ne le  
pleurera, en outre.

Vous, avec vos yeux, avec tes yeux,  
Dans la bastille que tu hantes !  
Celui qui dormait s'est éveillé  
Au tocsin des heures beuglantes,  
Il prendra sans doute,  
Son bâton de route  
Dans ses mains aux paumes sanglantes.  
Il ira, du tournoi au combat,  
A la défaite réciproque;  
Qu'il fende heaumes beaux et si clairs.  
Son pennon, qu'il ventèle, est loque !  
Le haubert qui lace  
Sa poitrine lasse,  
Si léger ! il fait qu'il suffoque.  
Ah, que de tes jeux, que de tes pleurs  
Aux rémissions tu l'exhortes,  
Ah laisse ! tout l'orage a passé

Sur les lys, sur les roses fortes.

Comme un feu de flamme

Ton âme et son âme,

Toutes deux vos âmes sont mortes.

## CHŒUR

Hors des cercles que de ton regard tu surplombes, Démon  
Concept, tu t'ériges et tu suspends Les maies heures à ta robe,  
dont les pans Errent au prime ciel comme un vol de colombes .

Toi, pour qui sur l'autel fument en hécatombes Les lourds désirs  
plus cornus que des éqipans, Electuaire sûr aux bouches des  
serpents. Et rite apotropée à la fureur des trombes;

### 16 AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Toi, sistre et plectre d'or, et médiation, Et seul arbre debout  
dans l'aride vallée, O Démon, prends pitié de ma contrition :

Eblouis-moi de ta tiare constellée, Et porte en mon esprit la  
résignation.

Et la sérénité en mon âme troublée.

## UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit : Il t'aime si Follement qu'il est à ta merci ;  
Pour son revenir va t'apprêter.

— Les fenouils ne savent que flatter ! Dieu, ait pitié de mon âme!

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi

Avoir remis ta foi dans sa foi.

Son cœur est tanné comme un soudard.

— Pâquerettes vous parlez trop tard !

Dieu, ait pitié de mon âme !

18 AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas, Il s'est endormi dans  
d'autres bras.

— O sauges, tristes sauges, je veux Vous tresser toutes dans  
mes cheveux.

Dieu, ait pitié de mon âme !

## HISTORIETTE

De sa hache — ah qu'il est las — Le chevalier aux blanches armes.

A coups de hache

Rompre des casques, — ah qu'il est las •  
Le chevalier aux blanches armes.  
Et de la jolie fille de Perth,  
Et de Béatrix et de Bertbe,  
Et des robes à bordures de perles  
Et des cheveux sur le cou — ah qu'il est las ■  
Et des bras autour du cou — ah qu'il est las -  
Le chevalier aux blanches armes.  
De mourir, — ah qu'il est las — Le chevalier aux blanches  
armes .

## PARODIE

Ha, que l'on lève incontinent les caducées Sur mon cœur. Et c'est assez de ces familiers Crève-cœur; et je m'en vais mettre des colliers Et des rubans aux boucs qui hantent mes pensées.

Et c'est assez, ô mon cœur, de ces traversées Risibles. Et soyons les dévots cavaliers; Et soyons le palais aux joyeux escaliers; Soyons les danses qui veulent être dansées.

Soyons les cavaliers cruels. Soyons encor La farce espagnole : les dagues, les dentelles ; La duègne, le tuteur et le corrégidor,

Et don Garcie, et leurs cautèles mutuelles.

— Puis, viens, et que nous chantions, sur la harpe d'or,  
L'azur et la candeur, et les amours fidèles.

## **A JEANNE**

Ah ! rions un peu pendant que l'heure Le souffre ; Ah, rions sur le  
bord Du gouffre.

Oh, si bon il est de rire, Quand on pense :

Que nos cœurs loyaux n'auront point Leur récompense.

Si j'avais toujours

Votre front proche, Je serais sans peur

Et sans reproche.

Mais loin de vos yeux

Je m'assimile Au fou qui combat

Contre mille.

Je suis le guerrier qui taille A grands coups d'épée dans la ba-  
taille : Son œil est clair et son bras prompt à férir. Hélas, il va  
mourir :

Car sous la dure maille Par un trou hideux goutte à goutte Fuit  
tout son sang et sa vie toute.

Je suis le pauvre chevalier qui vendit son âme Au diable —  
honte et diffame — Pour de l'or pipé sitôt.

Vous qui semblable à la Vierge Marie M'êtes apparue, ô Dame  
au cœur haut,

Dame à l'âme fleurie,

Du toucher de votre main pure

Guérissez ma blessure.

Et que vos doux yeux

Me rachètent les cieux.

Ombre de casemate Que roussit un vestige de falots, Lacs se-  
reins, frondants coteaux Au déclin du char d'Hécate, Corbeaux  
Amis des gibets : noirs cheveux qui raffolez

De pierreries, Vous n'êtes pas les cheveux de ma Dame.

Ils ne sont pas, non plus, ses cheveux, fin Or : Aurores, Bel  
Arcturus, fulves couchants, Sur les champs Javelles, votre orgueil  
m'est vain Et vaines vos métaphores.

Fragrante cargaison de neufs D'Arabie, mais qu'ils me sont  
soëfs Les nobles cheveux châains de ma Dame. Soit que sa main  
les apprête En bandeaux modestes sur sa tête, Soit qu'ils l'en-  
courtinent déliés, quand amène Elle se fait à ma peine.

Parce que du mal et du pire Mon âme absout tous les mé-  
chants, Et que sur ma lèvre respire Orphéus, prince des doux  
chants,

Qu'au jardin de ma chevelure S'ébattent les ris et les jeux, Que  
se lève le Dioscure Dans la prunelle de mes yeux ;

D'autres ont pu me croire : fête Saoule de drapeaux épanis, Et  
clairons sonnans la défaite De l'indéfectible Erinny ;

Mais toi, sororale, toi, sûre Amante au grand cœur dévoilé, Tu  
sus connaître la blessure D'où mon sang à flots a coulé.

Certe, il ne sut une autre toi

Le Roi

Qui dit la femme plus amère que la mort.

Car, de vos lèvres pressées,

Vous êtes toutes douceurs, amour,

Jusqu'à vos lèvres courroucées.

Et n"êtes-vous Pas, aussi, le doux Mois de Marie, si Votre re-  
gard fait fleurie Mon àrae aux pâles couleurs.

Tes yeux sereins comme le calme Sur les flots de la mer, Me  
disent : nous serons

La palme Sur ton sommeil amer ;

Nous verserons Dans ton cœur en péché

— Me disent — La paix et l'équité.

Tes yeux me disent :

Pauvre àme aux pieds meurtris

Sur les mauvais chemins,

Tes lendemains

S'ils s'égaraiient encore !

De tes couchers honnis

Nous serons l'aime aurore.

En nous c'est la fontaine

Bénigne du pardon,

Nous vous serons l'antienne

Et le bourdon, Pauvre âme en dure peine, — Disent tes yeux.

Les feuilles pourront tomber, La rivière pourra geler !

Je veux rire, je veux rire.

La danse pourra cesser, Le violon pourra casser,

Je veux rire, je veux rire.

Que le mal se fasse pire !

Je veux rire, je veux rire.

— Je suis las, si las, Comment danser, hélas !

— Mets des fleurs dans tes cheveux Et dansons, car je le veux.

— Je suis si triste, triste, Comment rire hélas !

— Qu'un marmouset pleure.

Rions, car c'est l'heure.

Dormir est si doux Que ne mourrons-nous !

— Ah, la Mort, ah, n'est-ce Une menteresse !

## CONTRE JULIETTE

Pour vous garder de mal empire, Pennon d'Amour et gonfalon, Je vous donnai ma chevelure Couleur des flots sous l'aquilon.

Boucliers aux tendres devises, Ecus de pleine loyauté, Je vous donnai mes fiers yeux contre Votre propre vulgarité.

Coupe de mélodie et baume, Afin de vous extasier Je vous donnai ma bouche vive.

Telles les roses au rosier.

Dames d'atour et chambrières Attentives à votre arroi, Je vous donnai mes mains plus nobles Que la couronne au front d'un roi.

Et je vous donnai — ho ! prodigue — Et je vous donnai par monceaux, Tous les trésors de ma pensée Comme des perles aux pourceaux.

Psyché, mon dme.

Edgar Poe.

C'était comme le champ de Pharsale : des blessés Hideux Mouraient sur le bord des fossés ; — Là, où nous revînmes tous deux,

Avec Psyché, mon âme.

Et je lui dis a N'est-ce pas ? » Et je lui dis « Ces arcs comme ils s'écroulent, et ces butins quels oripeaux ! Ah, maudites étaient nos armes, et maudits Nos drapeaux !

Psyché, mon âme ! »

C'était comme un Purgatoire, où des ombres aux abois! Le-  
vaient des fronts honteux, Et se tordaient les doigts ; — Là, où  
nous revînmes tous deux,

Avec Psyché, mon âme.

Et je lui dis t N'est-ce pas? « Et je lui dis « Ah, ces damnés que  
chasse le regret, En fleurs bénignes de Paradis Qui jamais les  
mettrait,

Psyché, mon âme ! »

## AGNÈS

Il y avait des arcs où passaient des escortes

Avec des bannières de deuil et du fer

Lacé, des potentats de toutes sortes

— Il y avait — dans la cité au bord de la mer.

Les places étaient noires et bien pavées, et les portes,

Du côté de Test et de l'ouest, hautes; et comme en hiver

La forêt, dépérissaient les salles de palais, et les porches,

Et les colonnades de belvédér.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus beaux jours  
de ton adolescence.

Dans la cité au bord de la mer, la cape et la dague lourdes De  
pierres jaunes, et sur ton chapeau des plumes de perroquets. Tu  
t'en venais, devisant telles bourdes, Tu t'en venais entre tes deux  
laquais Si bouffis et tant sots — en vérité, des happelourdes! —  
Dans la cité au bord de la mer tu t'en venais et tu vaguais Parmi  
de grands vieillards qui travaillaient aux felouques, Le long des  
môles et des quais.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus beaux jours  
de ton adolescence.

Devant ta tante Madame la Prieure,

Que tu sentisses quelque effroi

Lorsque parlait d'Excommunication Majeure

Le vieux évêque en robe d'orfroï, —

Tu parlais, même à l'encontre du temps et de l'heure,

Avec Hans, GuU, Salluste et Godefroy,

Courir la bague, pour amuser la veuve

Aux yeux couleur de roy.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus beaux jours  
de ton adolescence.

AGKÈS 47

Bien assise était la demeure, et certe

Il pendait des filigranes du perron;

Et le verger fut grand où hantait la calandre diserte.

Et quant à la Dame, elle avait ce geste prompt,

Ce « ce me plaît » qui déconcerte;

Et quanta la Dame, elle avait environ

Septante et sept saphirs avec un cercle

De couronne à son front.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus noble Dame  
de la cité.

Certes les fleurs florirent, et le dictame

Florit au verger qui fut grand, en effet.

Toute fleur florit au verger; et quant à la Dame,

Son pénal d'arroi fut fait

De ces riches draps que rien n'entame,

Et ses cavales étaient de Frise, et l'on pouvait

En compter cent, et nulle bête qui soit en mer ni en bocage

Qui ne fût à fin or portraite sur son chevet.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus noble Dame  
de la cité.

Claire était la face de la Dame, telle la fine pointe Du jour, et  
ses yeux étaient deux marins; Claire était la face de la Dame et de  
parfums ointe. Claire était la face de la Dame, et plus que purpu-  
rins Fruits, fraîche était la bouche jointe De la Dam.e. Et pour ses

crins Recercelés, ne fussent les entraves d'ivoire, Eussent encour-  
tiné ses reins.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus belle Dame  
de la cité.

Cieux marins étaient les yeux de la Dame et lacs que rehausse  
La sertissure des neiges, et calice ce pendant.

Qu'il éclôt, était sa bouche; et ni la blonde Isex, ni la fausse  
Cressida, ni Hélène pour qui tant

De barons descendirent dans la fosse;

Ni Florimel la fée, et ni l'ondine armée de son trident

Ni aucune mortelle ou déesse, telle beauté en sa force

Ne montrèrent, de l'aurore à l'occident,

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus belle Dame  
de la cité.

« Sœur douce amie, » lui disais-tu, « douce amie,

Les étoiles peuvent s'obscurcir et les amarantes avoir été

Que ma raison ne cessera mie

De radoter de votre beauté ;

Car Cupidon ravive sa torche endormie

A vos yeux, à leur clarté,

Et votre regarder, » lui disais-tu, « est seul Mire

De mon cœur atramenté, »

C'était (tu dois bien t'en souvenir) c'était par un soir de la mi-automne.

« Vos cheveux traînent jusqu'en bas et nimbent votre face.

Et vos sourires sont les duègnes de votre vertu;

Ah, prenons garde que notre âme ne se fasse

Putain, Madame, » lui disais-tu.

« Vos cheveux traînent, et vos yeux portent d'azur à la fasce

D'or, et votre corps est de lys vêtu ;

Ah, prenons garde que notre désir ne se farde

Pareil à quelque gnome tortu. »

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

< Sœur douce amie, » lui disais-tu, « mon cœur est moire

D'eaux claires sous les midis.

Madame, » lui disais-tu, « mon cœur est grimoire

Tout couvert de signes maudits ;

Et je vous eusse cédée pour mille besants et voire

Pour quelques maravédis .

Sœur douce amie, » lui disais-tu, « pieux cloître

Est mon cœur, et sainte fleur en paradis. »

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

## TABLE

Madeline 5

L'investiture 7

Les courlis dans les roseaux 9

On a marché sur les fleurs

Vous avec vos yeux

Chœur

Une jeune fille parle

Historiette

Judicieux conseil 21

Parodie 23

A Jeanne 25

Je suis le guerrier qui taille 27

Ombre de casemate 29

Parce que du mal et du pire 31

Certe il ne sut une autre toi . . . , 33

Tes yeux sereins 3 S

Les feuilles pourront tomber 37

Je suis las, si las ! 39

Contre Juliette 41

C'était comme le champ de Pharsale 43

Agnès 45

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/autantenemporteloomoruoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [liregratuitement.com](http://liregratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.